

LA PRESSE NOUVELLE Magazine Progressiste Juif

La PNM aborde de manière critique les problèmes politiques et culturels, nationaux et internationaux. Elle se refuse à toute diabolisation et combat résolument toutes les manifestations d'antisémitisme et de racisme, ouvertes ou sournoises. La PNM se prononce pour une paix juste au Moyen-Orient sur la base du droit de l'État d'Israël à la sécurité et sur la reconnaissance du droit à un État du peuple palestinien.

ISSN : 0757-2395

MENSUEL EDITE PAR L'U.J.R.E.

Le N° 5,50 €

N° 310 – Novembre 2013 – 32^e année

Union des Juifs pour la Résistance et l'Entraide

HOMMAGE à ALBERT JACQUARD 2

HISTOIRE / MÉMOIRE

- Berlin... Pogromes... 1923... 1938... F. Mathieu 8
2013 - Une année Rosenberg NM 6

DROITS DE L'HOMME

- LES ROMS...
Entretien avec E. Benbassa P. Kamenka 3
Il n'existe pas d'Israéliens Haaretz 3

FRANCE

- Budget 2014 J. Lewkowicz 3

LITTÉRATURE

- Stéfan Zweig :
Être ou ne pas être juif ? G.-G. Lemaire 4
"100 Bd. du Monparnasse" B. Courraud 5
"Attends, on va tirer les
choses au clair" J. Galili-Lafon 6

CULTURE

- Théâtre "Les Damnés de la terre" S. Endewelt 5,7
Cinéma "Le dernier des injustes" L. Laufer 7
CYCLE CINÉMA ET PROPAGANDE
II. Le Führer offre une ville aux juifs L. Laufer 7

BILLET d'HUMEUR

- La guillotine et le Général J. Franck 6

NON À LA REMISE EN CAUSE DU DROIT DU SOL !

IL Y A 75 ANS, les boucs émissaires du national-socialisme allemand, qui allait se propager sur l'Europe, étaient les juifs.

(lire en page 8)



© Mémorial de la Shoah
Vienne, Autriche, 10 novembre 1938
Le magasin de chaussures de Léo Schlesinger saccagé lors de la 'Nuit de Cristal'

AUJOURD'HUI, Français, enfants d'immigrés, de clandestins, de naturalisés...

- Nous sommes solidaires de tous ceux que menace la haine de l'Autre, victimes des arrestations en milieu scolaire, des expulsions de lieux de vie, des reconduites arbitraires à l'étranger...

- Nous nous opposons à la remise en cause du droit du sol.

(lire ci-dessous et en p.3)

MANUEL VALLS SUR LES SENTIERS NAUSÉABONDS DU FRONT NATIONAL Editorial

L'expulsion de France d'une jeune collégienne kosovare de quinze ans, Leonarda Dibrina, emmenée par la police le 9 octobre, alors qu'elle se trouvait dans un bus scolaire, a provoqué l'indignation. « Aller chercher un enfant dans une activité scolaire, ce n'est pas une expulsion, c'est une rafle », a même dit le député socialiste Bernard Roman qui avoue pourtant soutenir « sans aucun problème la politique et le positionnement de Manuel Valls », tout en ajoutant : « Mais il y a des limites ». Ces limites ne sont pas seulement atteintes. Elles sont pulvérisées par l'actuel ministre de l'Intérieur. On pensait avoir connu le pire avec Nicolas Sarkozy, Brice Hortefeux ou Claude Guéant. On avait tort ! Manuel Valls les surpasse dans tous les domaines.

L'attitude de Valls est indigne d'un homme se disant de gauche. C'est un affront à la République qu'il faut laver, d'une manière ou d'une autre. Outre les drames humains qu'engendre la politique actuelle du gouvernement – que l'on sache, François Hollande n'a pas demandé à Manuel Valls de lui remettre sa démission mais l'a au contraire conforté –, celle-ci est lourde de conséquences et de dangers pour l'avenir.

Le locataire de la place Beauvau ne craint pas d'emprunter les chemins nauséabonds du Front national. Car il s'agit bien de cela pour Valls et au-delà pour le gouvernement : d'une abdication devant la pression des idées de l'extrême droite. On sait qui est toujours gagnant à ce jeu-là et quelles sont les valeurs qui triomphent.

C'est le rejet de l'autre, l'étranger comme bouc émissaire de tous les maux. Du juif au rom en passant par l'arabe et par tous les migrants et réfugiés. Et pourquoi pas tous en même temps ?

Rien de tel pour faire oublier les véritables responsabilités, les causes réelles des souffrances quotidiennes des Français : une politique libérale où l'argent est roi et l'humain vassal.

Face à cette offensive, comme l'Histoire l'a toujours montré, il n'existe qu'une alternative, celle de la dignité, du droit et donc de la résistance. Pour faire triompher les beaux idéaux de liberté, de fraternité et d'égalité. ■

PIERRE BARBANCEY

Invité de la PNM

25 octobre 2013

HOMMAGE

ALBERT JACQUARD, UN TERRORISTE INTELLECTUEL !

par Nicole Mokobodzki

Albert Jacquard est, on ne le sait pas assez, le premier lauréat qui reçut « pour l'ensemble de son œuvre » le prix Lyssenko créé en 1990 par le Club de l'horloge qui se définit lui-même comme un réservoir d'idées pour la droite :

Cette distinction est attribuée chaque année à un auteur ou une personnalité qui a, par ses écrits ou par ses actes, apporté une contribution exemplaire à la dés-information en matière scientifique ou historique, avec des méthodes et arguments idéologiques.

Albert Jacquard a particulièrement déplu au Club pour avoir affirmé que, biologiquement parlant, il n'y aurait pas de races. Il fait partie de cette cohorte bruyante qui nie l'existence des races. Il est dramatique que le terrorisme intellectuel de la gauche cosmopolite (vous avez bien lu : certains vocables ont la vie dure !) entrave le progrès et la diffusion des connaissances dans le domaine de la biologie et des sciences de l'homme.

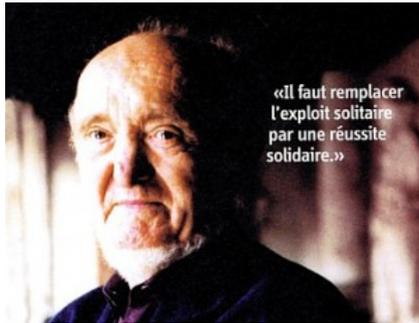
À notre « terroriste », le Club de l'horloge oppose donc les vues d'un généticien aussi réputé que Theodosius Dobzhansky, dans Genetic Diversity & Human Equality : *Le Q.I. est à peu près aussi héréditaire que la taille de l'homme.*

Son héritabilité est bien plus grande que celle de la capacité de ponte des poules ou celle du rendement du maïs. Voilà de quoi nous inquiéter pour notre progéniture, pour peu que nous soyons modestes !

Cela vient nous rappeler le scandale causé en 2008 par un autre illustre généticien, le prix Nobel James Watson, venu déclarer à Londres que les nègres sont plus bêtes que lui, que la génétique ne tardera pas à le démontrer et qu'en attendant quiconque a eu des domestiques noirs sait de quoi il parle. Les noirs, selon lui, se signalent plutôt par une sexualité qu'on n'ose plus dire animale. Watson est partisan de l'avortement... à condition qu'il soit établi que la future mère risque de mettre au monde un enfant... homosexuel.

Ça, c'est une manie étasunienne. Reagan voulait déjà virer tous les pédés de la marine américaine. L'enjeu, c'est quand même de défendre les privilèges des Blancs et de faire des autres des citoyens de deuxième zone.

Watson déclare en effet, et c'est en quoi l'Establishment a besoin de lui : *toutes les politiques sociales sont basées sur le fait que l'intelligence des noirs est la même que celle des blancs alors que tous les tests prouvent que ce n'est pas vraiment le cas.* Vous voulez une preuve ? Il n'y a pas de prix Nobel noir. Encore que... Christian Barnard, peu avant de mourir, déclarait à propos d'Hamilton Naki, jardinier noir et brillant assistant lors de la première greffe du cœur : « *Si les circonstances avaient été différentes, c'est lui qui aurait eu les honneurs* ». Naki a d'ailleurs reçu le titre de *Docteur honoris causa* de la Faculté



de médecine de l'Université du Cap. Difficile, quand on touche à la génétique, de ne pas succomber au démon de l'eugénisme, ce qui, traversant le Channel, nous ramène à la France.

Car enfin, nous aussi nous avons notre prix Nobel en la personne d'Alexis Carrel qui, précurseur de l'ADN, voulait que les sociétés industrielles se débarrassent de tous les improductifs, à commencer par les handicapés

et les malades mentaux. Allez, Hitler n'a pas tout inventé ! Il n'est pas inutile de relire *L'homme, cet inconnu*.

Sautons du coq à l'âne (révérence parler) : à la lecture d'un récent article d'Olivier Postel-Vinay intitulé *Y a-t-il un gène juif ?* et consacré au livre de Harry Ostrer, *Héritage, Une histoire génétique du peuple juif*, nous avons confirmation qu'il y aurait une origine génétique au QI élevé des Ashkénazes et à la forte proportion d'Ashkénazes parmi les grands scientifiques. D'où il ressort que les juifs sont plus intelligents que les autres et les ashkénazes plus que les sépharades. Maïmonide et Spinoza de s'esclaffer. Et nous de nous affliger. Et de relire Montaigne : *Chaque homme porte en soi la forme entière de l'humaine condition.* ■

Olga Bancic

Nous étions nombreux présents à la cérémonie du vendredi 4 octobre d'inauguration du square Olga (Golda) Bancic dans le 11^e arrdt. de Paris. Discours émouvants conclus par Mme. Catherine Vieu-Charrier, maire-adjointe de Paris chargée de la Mémoire et des Anciens Combattants : *La leçon de ceux de l'Affiche rouge, et précisément d'Olga Bancic, la grande leçon de leur vie, a été qu'il ne faut jamais courber la tête. Les femmes et les hommes ne disparaissent vraiment que lorsque disparaissent la trace et le sens de leurs actions, des idées qu'ils ont semées, de l'exemple qu'ils ont donné. En donnant le nom d'Olga Bancic à ce square, la municipalité de Paris inscrit son souvenir, son courage et ses valeurs au cœur de notre cité.*

Nous étions également présents le 4 juillet dernier lors du dévoilement par Anne Hidalgo, Catherine Vieu-Charrier et le maire du XIV^e arrondissement d'une plaque commémorative à la mémoire d'Olga, au 114 de la rue du Château : *Ici vivait Olga Bancic, résistante FTP. M.O.I. de l'Île-de-France, membre du groupe Manouchian,*

exécutée par les nazis à Stuttgart le 10 mai 1944 à l'âge de 32 ans, morte pour la France et la Liberté.

À (RE)LIRE

Gilles Perrault, *L'orchestre rouge*, Éd. Fayard, 1989, 556 p., 30 €

Max Weinstein, pdt. d'honneur de l'Association pour la Mémoire des Résistants Juifs de la MOI in Humanité du 16/07 : *Olga Bancic - Malgré des tortures ignobles, elle ne céda jamais* (<http://www.humanite.fr/node/449811>)

Stéphane Hessel

Le 21 octobre, à deux pas de la place du 18 juin, s'inaugurait aussi la place Stéphane Hessel, Ambassadeur de France, Résistant-Déporté, Défenseur des droits de l'homme, en présence de Christiane, son épouse, du Maire de Paris Bertrand Delanoë et du maire du XIV^e arrondissement.

On ne présente plus l'auteur d'*Indignez-vous*, suivi d'*Engagez-vous*. Rappelons que Stéphane Hessel était parrain de MRJ-MOI et membre du Comité de parrainage du Tribunal Bertrand Russel sur la Palestine. ■

ON NOUS SIGNALE

PENSER LE JUDAÏSME

Signalons la réédition récente en collection de Poche, de *Penser le judaïsme** de Jean-Christophe Attias**. Revu et augmentée de 3 chapitres, cet ouvrage surprend par sa liberté de ton. En tant que chercheur, juif et citoyen, loin du repli communautaire, s'il explore le passé du judaïsme, l'auteur interroge son présent et s'inquiète de son avenir. Sans exclure une réflexion sur les impasses du dialogue interreli-



gieux ou les ambiguïtés des rapports entre judaïsme et sionisme, ce plaidoyer pour une approche audacieuse et exigeante du judaïsme, affronte sans complexes les grands défis de l'heure. ■

* J.-C. Attias, *Penser le judaïsme*, 378 p., 10 €

** J.-C. Attias est directeur d'études à la Section des Sciences religieuses de l'École pratique des hautes études où il est titulaire de la chaire de pensée juive médiévale. Dernier livre publié : *Les Juifs et la Bible* (2012).



Direction - Harmonisations : JACINTA

Entrée gratuite - Participation libre

Dimanche
1^{er} décembre
à 19h

CONCERT
en l'église
Sainte-Croix-des-Arméniens
dans le cadre de

L'heure Musicale au Marais



JACINTA

Lundi 16 décembre à 19h

Récit autobiographique
de Larissa CAIN

Lecture à deux voix - Durée : 1 h

HELENA RETROUVÉE

Ed. L'Harmattan 2013
Coll. Mémoires du XX^e siècle

LARISSA CAIN, auteur
MICHELINE ZEDERMAN,
metteur en scène



Fin décembre 1942 Larissa 10 ans s'échappe du ghetto de Varsovie. Elle est accueillie par une famille de quatre femmes dont Helena, 15 ans, qui lui fait partager sa vie. Dans la chaleur de ce foyer, elle retrouve un peu de bonheur de vivre, mais bientôt elle doit fuir à nouveau. Dans le chaos de l'après-guerre, elle tente de retrouver cette famille, en vain. Soixante ans après, par la magie de l'Internet, un message venu de Pologne permet de chaleureuses retrouvailles. ■

* Théâtre du Nord - Ouest 13 rue du faubourg Montmartre. Information : 01 47 70 32 75

LA PRESSE NOUVELLE

Magazine Progressiste Juif
fondé en 1934

Editions :

1934-1993: quotidienne en yiddish, *Naïe Presse*
(clandestine de 1940 à 1944)

1965-1982: hebdomadaire en français, PNH
depuis 1982 : mensuelle en français, PNM
éditées par l'U.J.R.E

N° de commission paritaire 0614 G 89897

Directeur de la publication
Jacques LEWKOWICZ

Rédacteur en chef
Olivier Gebuhrer

Conseil de rédaction
Claudie Bassi-Lederman, Jacques Dimet,
Jeannette Galili-Lafon, Patrick Kamenka,
Nicole Mokobodzki, Roland Wlos

Administration - Abonnements

Secrétaire de rédaction

Tauba-Raymonde Alman

Rédaction - Administration

14, rue de Paradis

75010 PARIS

Tel : 01 47 70 62 16

Fax : 01 45 23 00 96

Courriel : luje@orange.fr

Site : <http://ujre.monsite-orange.fr>

(bulletin d'abonnement téléchargeable)

Tarif d'abonnement

France et Union Européenne :

6 mois 28 euros

1 an 55 euros

Etranger (hors U.E.) 70 euros

IMPRIMERIE DE CHABROL

PARIS

BULLETIN D'ABONNEMENT

Je souhaite m'abonner à votre journal

"pas comme les autres"

magazine progressiste juif.

Je vous adresse ci-joint mes nom, adresse

postale, date de naissance, mèl et téléphone

PARRAINAGE

(10 € pour 3 mois)

J'OFFRE UN ABONNEMENT À :

Nom et Prénom

Adresse

Téléphone

Courriel

REPÈRES

BUDGET 2014

Souffrir un moment pour un hypothétique « plus tard » ou bien changer les cadres de gestion de l'économie ?

Le projet de budget de l'État pour 2014 est marqué par deux faits, la diminution des dépenses publiques et une recherche de l'équilibre budgétaire, toutes deux synonymes d'austérité exigée par le Traité Merkozy-Hollande. Vingt milliards d'aide aux entreprises ont ainsi été accordés en 2013 (37 milliards prévus en 2014), sans contrepartie ni contrôle, et l'augmentation prévue des taux de TVA devrait apporter un gain net à l'État moyennant une baisse globale du pouvoir d'achat.

Cette austérité est censée guérir d'un excès d'endettement mais ne réglera rien. Elle précipite notre pays dans le cycle infernal de l'austérité car la diminution des dépenses de l'État signifie la baisse des commandes effectuées auprès des entreprises. La richesse nationale produite (PIB) ne peut que diminuer et le chômage augmenter.

Or, cela conduit à générer des recettes fiscales moindres contribuant à aggraver le déficit public, ce qui amène une nouvelle austérité... Si l'Allemagne échappe temporairement à ce cycle infernal, c'est uniquement grâce au sacrifice massif du pouvoir d'achat de ses salariés, résultat des réformes Schröder (loi Hartz IV*).

La vaste offensive libérale déployée dès 1970, de dimension mondiale (vague Reagan-Thatcher), vise à récupérer, par la baisse des ressources consacrées aux salariés, aux services publics, aux garanties sociales et aux investissements, ce qui est nécessaire à satisfaire les exigences de rentabilité du capital. Celles-ci, transmises par les marchés financiers, se traduisent par un coût, celui du capital (dividendes), qui s'accroît plus vite que celui du travail et élimine toute activité dont le taux de profit est inférieur. C'est là la vraie source de la crise.

La sortie de cette crise suppose la modification du statut de la Banque Centrale Européenne (BCE), pour lui permettre le rachat des dettes étatiques par de la création monétaire.

La BCE doit également, financer de nouvelles dépenses, tant publiques (pour la satisfaction de besoins collectifs des populations) que privées (dans la mesure où ces dernières sont créatrices d'emplois) grâce à des prêts à taux faibles, voire négatifs, l'ensemble de ces mesures visant à libérer l'économie des contraintes des marchés financiers, en vue d'amorcer une dynamique de développement économique, sociale et environnementale. ■ **J. Lewkowicz**

21 octobre 2013

* Réforme du marché du travail menée en Allemagne par le gouvernement Schröder.

Entretien avec

ESTHER BENBASSA

PNM Comment analysez-vous les stigmatisations de Manuel Valls, pourtant ministre d'un gouvernement de gauche, contre les Roms ?

Esther Benbassa Il est regrettable que pour des raisons politiques, un ministre de gauche, avant les élections municipales, se mette dans cette posture qui rappelle un peu celle de Nicolas Sarkozy. Il y a bien sûr des solutions à chercher et d'ailleurs à cause des élections, nous n'arrivons pas à visiter des villages où il y a eu une insertion des Roms assez réussie. On ne nous montre que le côté négatif des choses. En qualité de parlementaire de la majorité, je peux vous dire que je suis très déçue que les Roms soient devenus les boucs émissaires.

PNM Selon vous, la politique d'immigration actuelle n'est-elle pas un glissement dangereux vers les thèses défendues par la droite (discours de Grenoble de Sarkozy, remise en cause du droit du sol), l'extrême droite (émigration zéro, la préférence nationale, etc) et tout récemment par les propos racistes tenus contre la ministre de la justice Mme Taubira ?

Esther Benbassa Il faut dire qu'il y a des tabous qui ont sauté et qu'aujourd'hui, et pas seulement le FN, les différents ministres, les hommes politiques comme Copé, Sarkozy et même Valls autorisent indirectement ce racisme qui se fait désormais à visage découvert. Les parlementaires, les ministres, les hommes d'État servent de modèles, et là il y a un glissement. Je m'inquiète fortement de ce glissement. Jusqu'où irons-nous ? Bientôt, les gens vont voter « normalement », comme si c'était « normal », pour le Front national en disant : « quelle est la différence entre le FN et les autres » ? Au lieu de voter pour la copie, ils vont voter pour l'original.

PNM A votre avis peut-on tracer, toutes proportions gardées, un parallèle entre la situation que vivent les populations émigrées en France (destruction de camps de Roms, justice expéditive, reconduite aux frontières, affaire Léonarda, etc) et la montée de l'antisémitisme en Allemagne avant 1933 ?

Esther Benbassa En histoire, il vaut mieux ne pas comparer, parce que les événements ne se ressemblent pas, ni les situations. Comme vous le savez, nous ne sommes pas en situation de guerre. Mais en même temps vu l'expérience de ce qui s'est passé dans les années 30, il convient d'être totalement vigilant, car on connaît l'histoire des boucs émissaires et de la façon dont ils finissent. S'il y a un point commun avec cette époque, c'est la crise économique. Les années 30, ce sont celles qui ont suivi le crash de Wall Street, avec le chômage dans le monde, et en particulier en Europe, en Amérique et une situation de crise très importante. Aujourd'hui, on sait que les périodes de crise nourrissent ce genre de comportement qui n'est pas du tout acceptable. Soyons donc vigilants. On ne peut pas faire un parallèle direct, mais l'affaire de la jeune Léonarda, quelle que soit sa posture que je n'apprécie pas beaucoup, ni celle du président de la République qui se met à parler à une petite fille pour négocier, ce qui n'est pas à la hauteur d'un président de la République, néanmoins la façon dont on l'a interprétée me donne le frisson.

PNM Comment réagissez-vous aux politiques européennes qui transforment le vieux continent en une forteresse avec FRONTEX comme bouclier, sous prétexte d'invasion migratoire, mais qui en réalité fait de la Méditerranée un véritable charnier ?



Esther Benbassa FRONTEX c'est un mur de période de crise, derrière lequel on se défend contre l'arrivée des autres. Normalement, au lieu d'avoir ce genre de posture, en pleine montée de l'extrême droite en Europe, on devrait rassurer les populations en les sécurisant et en leur disant "vous ne risquez rien". C'est en fait une très mauvaise stratégie, car on a besoin des étrangers pour travailler, pour faire les travaux que les Occidentaux ne veulent plus faire. C'est une sécurité imaginaire à court terme, mais c'est à moyen terme une mauvaise stratégie, car vu la natalité en Europe, vu le confort, malgré le chômage, qui nous a habitués à ne pas exercer certains métiers pour les laisser aux émigrés, nous sortirons perdants de cette politique. Mais le malheur est que nos politiciens pensent à court terme. ■

Propos recueillis par
Patrick Kamenka

* **Esther Benbassa** (dir.), *Dictionnaire des racismes, de l'exclusion et des discriminations*, Paris, Larousse, coll. « A présent », 2010, 728 p., 28 €.

NDLR Esther Benbassa, sénatrice du Val-de-Marne et vice-présidente de la Commission des Lois du Sénat, est directrice d'études à l'École pratique des hautes études (EPHE Sorbonne) où elle est titulaire de la chaire d'histoire du judaïsme moderne et directrice du Centre Aberto-Benveniste d'études sépharades et d'histoire socioculturelle des Juifs de l'EPHE (www.estherbenbassa.net)



Lu dans Haaretz

"IL N'EXISTE PAS D'ISRAÉLIENS"...

OU DES INCONVÉNIENTS DE L'ABSENCE DE SÉPARATION DES ÉGLISES ET DE L'ÉTAT

Rien ne prouve, selon la Cour suprême, qu'il y ait des Israéliens en Israël. Bon : serait-ce à dire que le territoire de l'ancienne Palestine est à nouveau une terre sans peuple ? Non : cela prouverait tout au plus que la séparation des Églises et de l'État présente quelques avantages. C'est en tout cas ce que doit penser ce non-généraliste impie à qui la loi impose de se déclarer « Juif », c'est-à-dire de confession israélite, ou mosaïque, comme vous voudrez.

Né en 1923, Uzzi Ornan, professeur de linguistique aujourd'hui retraité, avait adhéré à l'Irgoun au début des années 40, ce qui lui avait valu d'être expulsé par la puissance mandataire. Une fois créé l'État d'Israël, notre homme refuse, lors du premier recensement de la population, d'être catalogué comme « Juif » au motif qu'il est athée. Il se déclare donc hébreu de nationalité et laisse en blanc la rubrique « religion ». Cela passe mais n'aura qu'un temps. Le citoyen Ornan s'obstine. Il prétend, ce

que confirme le protocole en usage aux Nations Unies, que citoyen d'Israël, il est israélien. Échec.

En 2012, invoquant la *Déclaration d'Indépendance du 14 mai 1948*, laquelle stipule que « l'État d'Israël ... assurera une complète égalité de droits sociaux et politiques à tous ses citoyens, sans distinction de croyance, de race ou de sexe », il saisit le tribunal de Haïfa pour obtenir le droit de ne se réclamer d'aucune confession. Le Tribunal le déboute au motif que, « né de mère incontestablement juive, le demandeur ne peut être que "Juif" en termes de nationalité et de religion ».

Qu'à cela ne tienne : un recours est intenté auprès de la Cour suprême. Laquelle confirme, ce 3 octobre, la décision du Tribunal, non sans ajouter un attendu pour le moins surprenant : *On nous demande de reconnaître que dans l'État d'Israël, une nouvelle appartenance nationale, commune à tous ses résidents, des « Israéliens », a vu le jour. Rien ne le prouve.* ■ **NM**

Source : **Revital Hovel**
6 octobre 2013



Uzzi Ornan

LITTÉRATURE

STEFAN ZWEIG : ÊTRE OU NE PAS ÊTRE JUIF ?

par GÉRARD-GEORGES LEMAIRE

Stefan Zweig (1881-1942), cela ne fait aucun doute, est l'un des grands écrivains de l'Europe du XX^e siècle. Cette lame de fond de nouvelles publications, avec pour locomotive les deux volumes de la Bibliothèque de la Pléiade qui rassemblent l'ensemble de son œuvre romanesque, ne correspond ni à un anniversaire, ni à un intérêt renouvelé pour sa création littéraire, ni à de nouvelles vues sur son œuvre d'essayiste qui est pléthorique. Elle est tout simplement tombée dans le domaine public ! Comme quoi le destin des hommes de lettres tient parfois à des choses bien aléatoires !

Mais ces innombrables ouvrages nous permettent de nous replonger dans des textes que nous avons peut-être lus il y a bien longtemps et, surtout, de reconsidérer la personnalité pour le moins déconcertante de Zweig.

Dans une certaine mesure, il a incarné la dernière figure de l'humanisme de l'ancienne Europe. Son œuvre historique et littéraire est une véritable encyclopédie. Elle va d'Érasme à Marie-Antoinette, de Messmer à Fouché, de Castillon à Magellan, en passant par Tolstoï, Dostoïevski, Émile Verhaeren, Romain Rolland, Paul Verlaine, de Musset à Casanova. Peter Altenberg, Louis Pasteur et tant d'autres personnages du monde des lettres, des sciences, de la pensée, de la religion sont réinterprétés sous sa plume. Il existait en lui une véritable boulimie de comprendre et d'assimiler tous ces hommes qui ont contribué à jouer le destin de cette Europe en laquelle il croyait si fort.

Zweig n'était pas un homme à système. Ses biographies sont des plongées dans des microcosmes d'où il tentait d'extraire la substantifique moelle, en ce qui concerne le personnage traité, mais aussi son rôle en son temps.

Stefan Zweig a connu très tôt le succès pour ses romans, ses nouvelles, même pour ses pièces de théâtre. Ses essais ont vite atteint des tirages importants. Il était aimé du public et, pour son public, il travaillait comme un damné, mais avec joie et transport.

Son univers, je veux parler de celui de ses jeunes années, a été celui de la Vienne de la fin de l'Empire de François-Joseph I^{er} *. D'une certaine façon, il s'est mis à incarner ce monde qui allait bientôt disparaître corps et biens, comme celui de Marcel Proust.

Sa carrière, il l'a faite dans la Vienne de l'après-guerre, quand bon nombre de ses collègues perdaient (en Allemagne surtout, comme Joseph Roth par exemple) faute de débouchés, faute d'éditeur, faute de lecteurs dans le tout petit pays qu'était devenu l'Autriche.

Sa belle énergie, sa capacité incroyable de produire des textes avec facilité (ce qui n'est bien sûr qu'une apparence), sa capacité d'entrer en phase avec ses auditeurs quand il prononçait des discours, tout lui faisait oublier la nouvelle réalité de son pays. Mais il a tout de même eu un doute qui l'a travaillé au plus secret de lui-même. Dès qu'il l'a pu, il est allé s'installer au Kapuzinberg, près de Salzbourg, comme pour échapper à la gangrène viennoise. Et il y a vécu avec sa femme dévouée, Friederike, recevant des amis et relations de tous les horizons de l'Europe.

Sitôt à l'Université, il avait écrit des poèmes, participé à un cénacle au café Beethoven – il ne le manquerait pour rien au monde – et au Club des Précurseurs. Il donne ses premiers articles aux journaux, voyage, va en Belgique, en France, en Espagne, en Algérie. Il parle plusieurs langues (le français, l'espagnol, l'italien, l'anglais). Il rencontre les personnalités les plus remarquables d'alors : Verhaeren, Rilke, Jules Romains. Sa première pièce, *Thersite*, est représentée à Berlin en 1907 et bientôt *Le Comédien métamorphosé* est donné à Dresde. Il pense écrire sur Dickens et sur Verlaine et écrit un article sur Balzac (le livre qu'il ne parviendra jamais à coucher sur le papier)... En somme, tout lui souriait.

La guerre le surprend. Il est jugé inapte pour aller au front. Mais il fait en Suisse une rencontre qui change le cours de son existence – celle de Romain Rolland qu'il admire et dont les idées peu à peu le séduisent. S'il était tout sauf belliciste, il commence alors à être gagné par une pensée pacifiste. Il croit dans « la neutralité de l'art ». Il se fait l'écho d'idées sur une Europe de la pensée, mais ne souhaite jamais s'engager dans la lutte politique. Pourtant il a des intuitions : il sent que l'attentat contre le ministre Ratheneau en 1922 est un signe avant-coureur. Il écrit à Romain Rolland qu'il est certain que quelque chose va basculer en Allemagne. Il expose sa vision du monde, entièrement spirituelle, dans les conférences qu'il multiplie en Allemagne puis dans le reste du continent. Entretemps, il écrit, il écrit sans fin, des papiers sur les auteurs, des nouvelles, des romans. Les revues le sollicitent et il les satisfait, fournissant à celle-ci un article sur Napoléon, à celle-là un article sur Musset ou Byron, sans parler des nombreuses préfaces. En 1926, il est célèbre.

En 1926, il a des doutes sur la crédibilité de son Europe unie.

Cinq ans plus tard, il est persuadé qu'il y aura une nouvelle guerre mondiale. Il avait rencontré Benedetto Croce à Naples et Gorki à Sorrente. Sans doute,

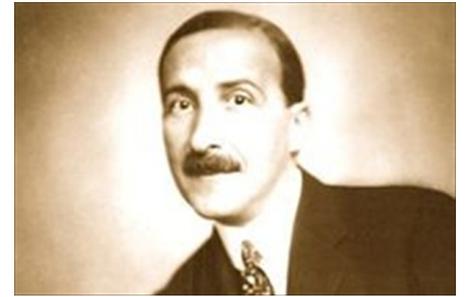
l'Italie fasciste l'a-t-elle impressionné (d'autant qu'il avait déjà vu défiler les *Chemises noires* à Venise en 1922). Rien de précis pourtant ne consolide ses prémonitions. La montée du nazisme l'inquiète, certes, mais il ne croit pas à sa réussite. Il affirme que « le virus de la croix gammée s'est emparé de la classe moyenne qui caricature tout... » Quand Hitler est nommé chancelier, il sait qu'une malédiction pèse désormais sur le monde. L'autodafé de ses livres en 1933 à Berlin lui donne un sentiment d'impuissance mais pas le désir de combattre. Tous les événements inquiétants qui vont mener à l'annexion de son pays l'inquiètent, il est convaincu que « Vienne va vivre une époque terrifiante », mais il continue à écrire des livrets pour Richard Strauss et des études sur les grandes personnalités de sa chère pensée européenne. Il demeure indécis, d'un flou incessant, et surtout évite de se mêler à tout ce qui pourrait être une prise de position politique affirmée. Son optimisme, même s'il connaît des crises graves, n'est jamais entamé. Sa protestation demeure privée.

Et pourtant, il se prépare, non sans mal, à s'exiler. Il songe à l'Angleterre, où il finit par s'installer, puis aux Amériques. Et il va partir au Brésil en 1940.

Quant à sa judéité, elle ne lui pèse pas. A la fin de sa vie, en exil, il confie à un rabbin qu'il a été, comme la plupart des juifs de cette époque, un laïc convaincu. Lui qui vouait une admiration sans borne à Hugo von Hofmannsthal, il ne s'était pas rendu compte que ce dernier le méprisait précisément parce qu'il était juif.

Il avait bien écrit un petit essai sur Theodor Herzl, qui était pour lui un brillant journaliste. Herzl a professé le sionisme et Karl Kraus, qui est juif mais très antisémite, écrivit alors contre lui un violent pamphlet, *Une couronne pour Sion*. Il s'est limité avec lui à des relations dans les salles de rédaction. En réalité, il n'a pas été séduit par les thèses sionistes. Il avait écrit à Martin Buber en 1917 : *La seule chose qui me sépare de vous, c'est que je ne voudrais pas que le peuple juif redevenne une nation*. Il aimait plutôt le mythe de la diaspora comme la signification de son idéalisme, de sa vocation universelle et internationale.

Un autre grand homme juif a eu une énorme influence sur lui : il s'agit de Sigmund Freud. Il l'a rencontré et a parfois montré un certificat prouvant qu'il avait été son patient ! Il a produit un essai sur lui. Zweig a voué à Freud une admiration sans borne. Mais a-t-il fait le lien (ou la rupture) entre la psychanalyse et la tradition juive ? Mystère.



Plus tard, il déclare dans un entretien que Herzl lui a appris « la noblesse de sa race ». S'il croit que ses parents sont juifs par les hasards de la naissance, il affirme être devenu un juif de cœur grâce à lui. Mais c'est au contact de Joseph Roth (un écrivain aussi peu religieux que lui, mais originaire de Galicie), rencontré dans le Midi de la France en 1933, qu'il prend conscience de ses racines profondes. Des lettres de plus en plus alarmistes lui arrivent d'Allemagne. Sans doute est-ce pour cela qu'il travaille en 1936 sur un sujet religieux violent comme *Castillon contre Calvin*.

C'est alors qu'il décide d'écrire *Le Chandelier enterré*, d'après la légende de la Menorah. Sa nouvelle paraît en 1937. Les événements qui suivent ne font que confirmer ce qu'il sait bien au fond de lui : une machination effroyable est en marche contre le monde juif et rien ne l'arrêtera. Il le sait. Et il en souffre. Il soutient des associations et pourtant, il se limite à noter alors qu'il s'est installé à Petrópolis au Brésil : « En tant qu'hommes, en tant que juifs, nous n'avons pas le droit d'être heureux en ce moment. Vous ne pouvez imaginer ce qui se passe en Europe. Nous ne devons pas croire que nous sommes les quelques juifs épargnés par la destruction de Sodome et Gomorrhe à cause de nos mérites particuliers. Nous ne sommes ni meilleurs ni plus précieux que les autres, ceux qui sont chassés et traqués là-bas, en Europe. »

Quand il se donne la mort le 22 février 1942, son plus grand regret est de ne pas avoir fini son *Balzac*. Dans ses nombreuses lettres rédigées avant ce suicide, il ne parle pas de la tragédie qui frappe ses coreligionnaires. Peut-être est-ce la véritable cause de son geste ? Mais cela, on ne le saura jamais, parce qu'il n'a pas voulu qu'on le sache. ■

* NDLR Lire du même auteur, in *PNM* n° 305
Être juif à Vienne au début du XX^e siècle

À LIRE

- *Romans, nouvelles et récits*, tomes I & II, Éd. dirigée par J.-P. Lefebvre, Bibliothèque de la Pléiade, NRF, Gallimard, tome I : 1584 p., 58 € - Tome II : 58 €
- *Le Monde d'hier, souvenir d'un Européen*, traduit par J.-P. Zimmermann, Éd. Les Belles Lettres, 464 p., 15 €
- *La Confusion des sentiments, Amok, Le Joueur d'échecs*, dir. P. Deshusses, Éd. Bouquins, 1312 p., 30 €
- *Vingt-quatre heures de la vie d'une femme, Angoisses, le Joueur d'échecs*, dir. J.-P. Lefebvre., rééd. Éd. Folio.

"100, boulevard du Montparnasse"*

par **BÉATRICE COURRAUD**

(...) Au crayon, la gamme des gris s'étend du blanc au noir absolu. Certaines parties de mes dessins sont dans l'ombre ; d'autres restent claires, comme frôlées par la mine de plomb. C'est un mouvement du dessin lui-même ; c'est ma main qui pense et choisit d'inscrire dans l'espace de la feuille de papier la lumière et l'ombre. (...) Cette suite de dessins est comme un long apprivoisement de la peur, une sorte de combat dans des ténèbres qui ne sont pas ma vie, mais ce que je ressens en profondeur, déposé en moi par tant de paroles et de récits mêlés sur l'histoire de ma famille, et que j'ai comme absorbé, avec sa violence sourde. (...) Extrait de "100, boulevard du Montparnasse"

On ressent une fascination devant l'œuvre d'Anne Gorouben. On se trouve devant un temps arrêté et des images qui font écho en nous, au plus profond de nous. Est-ce parce qu'il s'agit du corps merveilleux de l'enfant ? Ce corps qu'il nous faut regarder sans cesse pour avoir la certitude qu'il a bien existé ?

Nous faisons des tours et des détours pour arriver là où sont les corps muets des parents, des enfants, celui de la petite fille Anne dont le regard, comme hypnotisé, est toujours fixé sur quelque chose, un objet, un paysage qui l'attire, la fascine. Les dessins forment des suites, des enchaînements avec variations de couleurs, avec le passé refoulé, celui que l'on doit taire, qui ne doit pas faire de bruit. C'était oublier que le nom de Gorouben dérive du nom russe *Karabelnick* qui signifie « Colporteur ». Le colporteur est un passeur**, et les dessins viennent au jour en empruntant les méandres, les labyrinthes de la mémoire, ce qui a été colporté et transmis malgré l'éloignement du temps et les résistances.

Ces êtres des Cahiers Dessinés, êtres fragiles, êtres penchés, êtres songeurs, penseurs et pensifs sont des survivants. Ils viennent et reviennent de loin : d'Odessa pour le grand-père paternel d'Anne Gorouben, de Zyrardow près de Varsovie, et d'Auschwitz pour son grand-père maternel. Elle apprend très tôt qu'elle est juive, et à force de questionner elle arrive à renouer les fils de son histoire. Une histoire juive chuchotée, sur laquelle l'artiste va inscrire les mots justes, dessiner au plus intime les corps des survivants, ceux de sa mère, de son père, de sa tante, de ses grands-parents maternels et paternels, de ses oncles et grand-oncles.

Le peintre raconte, trace. Elle remplit ses cahiers avec la mine de plomb. Elle raconte ce qui a été dit, ce qu'on lui a dit, elle raconte aussi ce qu'elle imagine du passé familial, et cela, avec pudeur, avec simplicité.

L'histoire tourne autour d'un même lieu emblématique : **le 100 boulevard du Montparnasse**, mitoyen de la célèbre brasserie *La Coupole*, d'où le titre du livre.

Au 100, c'est l'enfance de son père et de sa tante – une enfance cachée – et c'est sa propre enfance, coléreuse. Au 100, il se passe plein de choses, les scènes de la vie sont émouvantes, tragiques, tendres parfois, c'est l'école, pas loin, où elle est mauvaise élève et porte le bonnet d'âne dans la cour de récré, c'est la peur du noir. La petite fille se heurte aux objets et aussi aux adultes. Mais les objets peuvent être magiques. La poupée Tita, puis plus tard l'âne en plastique et la poupée-Rabbin l'accompagnent et la protègent. Le samovar, merveilleux objet du grand-père, une des seules traces connues d'Odessa, trône au-dessus de la cheminée, en témoin.

C'est au 100 qu'on laisse échapper des bribes de souvenirs, que l'on devine les événements à travers les silences. Peu à peu, de coléreuse l'enfant devient attentive. Elle écoute, elle enregistre. Les questions seront pour plus tard. Elle finira par savoir ce qui s'est passé avant la guerre, pendant la guerre, comment ses plus proches ont survécu, mais elle ne le sait qu'à moitié. Le reste, elle le recrée. La *Catastrophe* fera toujours partie de l'innommable.

Ses questions énervent parce qu'elles dérangent. Le passé est enfoui. Il faut qu'il le demeure, sinon il risque de faire mal, de raviver les plaies et la douleur.

Anne Gorouben se met en quête, en chemin, et l'histoire se déroule sous nos yeux avec les mots et les images, dans son obscurité et sa lumière. Il y a des fenêtres dans les *Cahiers Dessinés* qui conduisent au rêve, incitent à l'évasion. Elles ouvrent sur des gens, des visages familiers, des fleurs, des arbres, des immeubles, ou sur d'autres fenêtres. Elles éclairent les personnages à l'intérieur et de l'intérieur, leur permettant de traverser le miroir et de se retrouver, enfin réunis, dans un monde « revisité ». ■

* Anne Gorouben, *100, boulevard du Montparnasse*, texte et dessins noir et blanc (55), Les Cahiers Dessinés, Éd. Buchet-Chastel, 18 €

** Mémorial de la Shoah, Paris. En savoir plus : <http://www.annegorouben.com>



Le TARMAC - La scène internationale francophone

« LES DAMNÉS DE LA TERRE »

par **SIMONE ENDEWELT**

Ce spectacle, qui ouvre la saison du Tarmac, est mis en scène par Jacques Allaire, d'après l'œuvre de Frantz Fanon*.

Le Tarmac, dirigé par Valérie Baran, ex-collaboratrice du TILF** de Gabriel Garran, est voué à la création contemporaine francophone hors hexagone. Dans Tarmac, il y a l'idée d'échange, de voyage, de partage à travers la découverte d'auteurs francophones. Le mélange culturel se fait à la fois dans la salle et sur le plateau. C'est un théâtre qui donne envie d'aller à la rencontre de l'autre, de s'ouvrir sur des singularités, de se cultiver, d'affiner sa pensée. Le lieu a vocation à faire découvrir de nouvelles formes artistiques : danse, cinéma, théâtre, littérature, conte... Il s'est adjoint un conseiller littéraire, Bernard Magnier, et un éditeur pour la jeunesse, Emile Lansman, qui animent des débats, tables rondes et lectures en libre accès. On y côtoie ce qui fait sens dans le monde contemporain.

Jacques Allaire, un metteur en scène original qui sonde les formes d'aliénation

Titulaire d'une maîtrise de philosophie, acteur et metteur en scène, membre du *Bureau des lecteurs de la Comédie Française*, il crée des spectacles forts et singuliers. Il assure souvent lui-même scénographie, bande son et adaptation des textes de ses créations. Il aime « ces univers où les mots sont en prise avec la vie citoyenne et le devenir humain ». Il travaille sur des œuvres, des pensées, des systèmes de pensée, et peu sur des textes dramatiques. Il dessine ses spectacles avant de les réaliser.

Dans « *Les damnés de la terre* », avec six comédiens et en 7 tableaux, il restitue l'œuvre de Frantz Fanon par collage, découpage, fragmentation, télescopage. Un peu comme le processus du rêve, son spectacle plonge au cœur de l'aliénation et de ses ressorts, de l'être colonisé qui, aujourd'hui, se trouve partout. J. Allaire transpose « la parole de Frantz Fanon dans la poésie et les visions qui la traversent » : dessin, esquisse, traversée musicale et poétique.



« *Les damnés de la terre* » (aliénation liée à la colonisation) forme un dipytique avec « *Je suis encore en vie* », spectacle muet sur l'aliénation liée aux dispositifs (couple, loi, religion). Ce dernier spectacle, lauréat 2013 du Centre National du Théâtre, sera présenté au Tarmac en janvier 2014.

Autour des damnés de la terre, une journée consacrée à **FRANTZ FANON**, l'un des plus grands militants de la cause nationale algérienne. Frantz Fanon, né antillais en 1925, a été inhumé en terre algérienne en décembre 1961, à l'âge de 36 ans. Psychiatre, il a travaillé à l'hôpital de Blida en Algérie. Il s'engagea aux côtés des combattants du FLN pendant la guerre d'Algérie. Sa vie et ses écrits sont liés à la décolonisation et au tiers-mondisme.



Son œuvre, d'une pertinente actualité, plonge au cœur du processus colonial, de l'aliénation et de ses ressorts. Comme le dit sa biographe, Alice Cherki*** : « *Ni connu, ni inconnu, ni Che Guevara, ni Sartre, ni Camus, Frantz Fanon, dans ses avancées sur le racisme, le colonialisme, le rapport oppresseur / opprimé, l'avenir des pays en voie de développement, fut un précurseur. Ses propos, sous forme de mise en garde et de cri d'alarme, prennent place dans l'actuel* ».

Avec le spectacle « Les damnés de la terre », le Tarmac organise une journée autour de Frantz Fanon, de sa personnalité, de sa pensée et de son œuvre (voir encadré en page 7). Alice Cherki sera présente ainsi que des personnalités qui ont étudié ses écrits. Sont invitées, entre autres, Christiane Taubira, ministre de la Justice et garde des Sceaux, Georges Pau-Langevin, ministre déléguée aux Affaires éducatives et Souad Belhaddad, auteure algérienne. Un film documentaire « *Mémoire d'asile* » d'Abdenour Zahzah sera projeté. ■

(Voir notes sur encadré de la page 7)

LITTÉRATURE

« ATTENDS, ON VA TIRER LES CHOSSES AU CLAIR » par JEANNE Galili-Lafon

HUIT NOUVELLES D'AMOS OZ



Huit nouvelles qui forment plutôt un roman* avec des personnages qu'on retrouve d'une histoire à l'autre et un unique « décor », le kibboutz *Yikhat*, dans les années 50 (on évoque Ben Gourion). Il s'agit bien d'une collectivité dont chaque membre, selon la règle, a une activité qui participe à la vie du kibboutz. Mais il n'est peut-être pas toujours facile d'accepter ce qui peut devenir un enfermement, un huis clos, constamment sous le regard parfois un peu trop curieux et railleur des autres.

« Attends, on va tirer les choses au clair » dit invariablement l'un des fondateurs et dirigeants du kibboutz, David Dagan, épaules larges, belle moustache poivre et sel, fervent marxiste à « l'extraordinaire pouvoir de persuasion ». Mais justement, dans cette collectivité on ne tire pas toujours les choses au clair et l'utopie première se heurte aux individualismes, aux faiblesses, aux amours contrariées, à la vie au quotidien.

Qu'est-ce que ce rêve de l'amour libre quand Boaz par exemple trompe sa femme Osnat pendant plusieurs mois avant de la quitter, que sa nouvelle compagne est attirée par celle qu'il a quittée ou que David Dagan, le séducteur de cinquante ans « séduit » Edna, 17 ans, la fille de son meilleur et vieil ami, qu'un petit garçon craintif refuse de dormir dans « la maison des enfants » parce qu'il est le souffre-douleur des autres ? Quelle réunion pédagogique, quel comité, quelle assemblée générale peuvent résoudre les désirs, les haines, les jalousies de cet univers ?

Tous ces drames parfois tragico-comiques se vivent dans un décor fait des saisons auxquelles le narrateur, les personnages eux-mêmes sont sensibles : la chaleur, la pluie, le froid, la paix de la nuit. Ainsi quand Yoav, le secrétaire, est de garde et fait le tour du kibboutz endormi : « La nuit était froide et claire. Le chant des grenouilles ponctuait le silence. Un chien aboya au loin. En levant les yeux, il vit les nuages s'amonceler au-dessus de sa tête. Ce qui semblait important ne l'était pas, et il n'avait pas le loisir d'approfondir ce qui l'était vraiment. Les années passaient sans qu'il prenne le temps de méditer sur les choses de la vie, les capitales comme les ordinaires : la solitude, la nostalgie, le désir et la mort. Les hurlements des chacals déchirèrent le profond silence. Yoav les accueillit avec gratitude... »

Si certains personnages sont plutôt comiques, Tzvi Provizor (le jardinier) qui accumule toutes les mauvaises nouvelles, véritable informateur du pire, d'autres évoquent des problèmes qu'on « ne peut pas tirer au clair ».

Les femmes, sans que cela trouble les hommes, restent cantonnées dans les tâches domestiques traditionnelles, la cuisine, la lessive, les enfants et c'est la belle et brune Nina, « sa tendance à naviguer à contre-courant », qui se bat, les rassemble, rappelle aux hommes qu'il leur faut changer de mentalité et que le féminisme existe ! Le narrateur (Amos Oz tout près de lui) défend des positions fortes : d'un côté les partisans des raids de représailles contre les Arabes, « rien qu'un mois pour traiter les Arabes comme ils le mérit(ai)ent » contre ceux qui refusent l'escalade de la violence. Amos Oz n'impose pas son choix et c'est une grande qualité du récit de laisser sa liberté au lecteur.

Un exemple : le jeune Yotam sort du kibboutz sans but précis semble-t-il, va vers le village de Deir Ajloun, complètement détruit par l'armée israélienne en représailles d'un incendie du kibboutz provoqué par les Arabes. Il contemple le village en ruines, « les vestiges de la mosquée décapitée », « le col brisé d'une jarre en terre cuite », « un puits abandonné dont les profondeurs exhalaient de vieux relents de charognes ». Au loin, les bruits étouffés qui viennent du kibboutz, la vie. Il reste là, « l'esprit vide, immobile sur la margelle du puits au milieu des décombres ».

Toutes les dernières phrases des nouvelles sont faites ainsi : elles suggèrent. Enfin, où sont les rêves d'antan ? Martin Vandenberg n'apparaît qu'à la fin du roman et cette place est pleine de sens. Universitaire enseignant l'esperanto, cordonnier au kibboutz, Martin est malade, trimbalant sa bonne d'oxygène, anarchiste intransigeant et lucide (la famille isole de la société, les possessions enchaînent l'âme, les gouvernements sont inutiles), « le nôtre doublement car les Juifs avaient démontré à l'univers que l'on pouvait exister, voire s'épanouir sur un plan spirituel et culturel pendant des milliers d'années sans aucun gouvernement ». Il prédit la fin du kibboutz, avec « des propriétaires vautrés dans les plaisirs matériels ». Cependant, bougonnant, solitaire, il croit encore au genre humain, débarrassé de l'argent, « la source de tous les maux ». Il meurt et avec lui c'est toute l'utopie des pionniers qui disparaît. Seule Osnat, devant le cercueil, est comme un faible espoir par la sympathie qu'elle ressent tout à coup pour les assistants.

Sous une apparente simplicité de l'écriture, Amos Oz nous offre un roman troublant et un personnage, Martin, vieux frère très proche qui nous questionne avec tendresse. ■

* Amos Oz, *Entre amis*, trad. de l'hébreu par Sylvie Cohen, Éd. Gallimard, 2013, 160 p., 17,50 €

MÉMOIRE

2013 – UNE ANNÉE ROSENBERG

Le vendredi 19 juin 1953, quelques minutes avant le début du shabbat – il s'agissait de ne pas heurter l'opinion juive américaine – Julius et Ethel Rosenberg, née Greenglass, mouraient sur la chaise électrique. Il ne tint qu'à Ethel d'avoir la vie sauve : il lui suffisait d'« avouer ».

Soixante ans après, quel souvenir garder, quelles leçons tirer de ce que Sartre qualifia de « lynchage légal » ?

Les Rosenberg sont des victimes de la chasse aux sorcières, du maccarthysme, de cette *Peur rouge* dont Laura Laufer évoquait dans nos colonnes les conséquences pour les milieux cinématographiques. Ils sont morts parce que citoyens américains, ils étaient des militants communistes dans un pays où la liberté d'opinion passe pour un dogme – défilé en uniforme du Ku Klux Klan est légal – mais où être communiste ou sympathisant a pu être un crime.

En 1950, Laurent Schwartz, lauréat de la Médaille Fields, soupçonné d'être trotskiste, s'est vu, dans un premier temps, refuser ce visa pour assister au Congrès international des mathématiciens. Mac Carthy était mort depuis longtemps que l'on n'obtenait pas de visa pour aller aux États-Unis si l'on était communiste. Cela fit tache. Rappelons-nous les interdictions professionnelles en RFA. Rappelons-nous le scandale déclenché quand fut révélé le questionnaire imposé à un candidat à la fonction publique européenne.

Héritière du combat de l'ancien Comité pour le réexamen de l'affaire Rosenberg, dont l'UJRE était membre, la Ligue des droits de l'homme (LDH) a pris l'initiative d'une rencontre de débat et de mémoire le 15 juin 2013 pour



Enfants Rosenberg sonnant à la porte de leur avocat © Mirelberg

NB: C'est à Emmanuel Bloch qu'Ethel et Julius Rosenberg les confièrent par testament. La vie des enfants fut à nouveau bouleversée après sa mort en janvier 1954.

l'anniversaire de l'exécution des Rosenberg pour une justice équitable, pour l'abolition universelle de la peine de mort.

Ce combat pour une justice équitable, pour l'abolition de la peine de mort est aussi l'un des enjeux du Collectif *Mumia Abu-Jamal* qui prend le relais de façon exemplaire.

L'idéal des Rosenberg vit toujours. Leur petite-fille succède aujourd'hui à leur fils, Robert Meeropol, à la tête de la Fondation Rosenberg qui a pour mission de venir en aide aux enfants des militants victimes d'une répression plus violente qu'aux heures les plus noires du maccarthysme. A ses côtés, Angela Davis. ■ NM

BILLET D'HUMEUR



LA GUILLOTINE ET LE GÉNÉRAL

Au Musée de l'Histoire, à Hanoï, j'ai vu une guillotine. Une vraie, en bois et acier, pas une maquette ou une reproduction. Au temps de la colonisation française elle avait rempli son rôle, je ne dirai pas honnêtement, mais assidûment. Pour le compte des autorités politiques, militaires et économiques de la grande puissance tutélaire.

Elle – ou sa jumelle de Saïgon – coupa, entre autres, la tête d'une jeune femme en 1941. Cette militante anticolonialiste était la belle-sœur de Vo Nguyen Giap, ancien professeur d'histoire et résistant communiste, dont la femme mourait

en prison, sous les bons traitements de l'administration pétainiste de l'Amiral Decoux.

Giap, devenu chef de l'armée vietnamienne pendant la guerre d'Indochine (1946-1954), gagna cette guerre contre la France avec la bataille de Dien Bien Phu. Vingt et un ans plus tard, il gagna une autre guerre, contre les USA.

L'évocation de cette guillotine n'ajouta certes rien au talent du Général Vo Nguyen Giap. Mais elle renforça probablement sa détermination et sa volonté d'un Vietnam indépendant. ■ JACQUES FRANCK

7 octobre 2013

Un film de **CLAUDE LANZMANN**

LE DERNIER DES INJUSTES

Ce film, de presque quatre heures, abandonne la voie de l'irreprésentabilité de la barbarie adoptée dans les précédents films de l'auteur, car on y trouve de nombreuses images du passé : photographies, peintures et même des extraits du film de propagande Hitler offre une ville aux juifs (voir article à droite).

Lanzmann part sur la trace des lieux de la déportation. La mise en scène de son propre corps, parfois vacillant du fait de l'âge (87 ans), et de sa voix, à l'intérieur des immeubles de l'ancien ghetto de Terezin, nous rend palpable l'absence de ceux qui y passèrent avant d'être menés à l'assassinat de masse auquel les nazis les destinaient. Et dans l'image et le son, tout renvoie à ce meurtre : les murs lépreux dont la peinture s'écaille, les marches d'escaliers branlants, la voix de Lanzmann dans les combles vides ou celle, admirable et puissante, du cantor de la synagogue du Golem de Prague, lieu où sont gravés sur des panneaux coulissants les noms d'innombrables victimes du génocide.

C'est à Rome que vit le témoin du film, Benjamin Murelstein, ancien rabbin et ancien professeur d'Université à Vienne, personnalité intelligente, attachante, témoin infatigable. Devenu doyen de Terezin à partir de septembre 1944, après l'exécution des deux précédents, il demeure le seul survivant de tous les doyens des Conseils juifs. Murelstein témoigne de la responsabilité irréfutable d'Adolf Eichmann comme maître d'œuvre de l'organisation du processus d'ensemble de la destruction des Juifs d'Europe et dénonce la thèse « de la banalité du mal » de Hannah Arendt.

Pour Murelstein, Eichmann est loin d'être banal quand ce dernier le réveille en hurlant et le menace d'un revolver à trois heures du matin. L'ancien doyen témoigne de la jubilation antisémite avec laquelle Eichmann, durant la *Nuit de Cristal*, l'invite à venir constater la destruction des synagogues de Vienne. De même qu'il témoigne de sa mise en œuvre de l'expulsion des Juifs par la création du Bureau central pour l'émigration juive que Murelstein se voit contraint de diriger. Au total, en dix-huit mois, 150 000 Juifs sont expulsés, soit 60 % de la population juive autrichienne. Murelstein confirme aussi l'enrichissement personnel d'Eichmann par la création du Fonds d'émigration qu'il fait alimenter par les Juifs les plus aisés et qu'il détourne en grande part à son profit.

Quand le projet d'Heydrich de créer à Madagascar la réserve de regroupement des Juifs échoue, Eichmann trouve la solution de remplacement.



CLAUDE LANZMANN BENJAMIN MURELSTEIN



À Nisko, il fait déporter 80 000 Juifs du territoire annexé de haute Silésie orientale et 5 000 Juifs de Vienne. Murelstein est contraint d'accompagner le premier wagon.

Mais les nazis cherchent mieux et détruisent toute trace du regroupement à Nisko. Cet effacement des traces sera une des conditions centrales de la réalisation du crime de masse qui se prépare car la négation du crime fera partie du plan d'anéantissement, la *Solution finale*, décidée en 1942.

Murelstein témoigne aussi de la surévaluation du rôle des *Conseils juifs* dans la Solution finale car la terrible machine avançait, avec ou sans eux. L'Europe comptait environ un millier de *Jüdenräte* formés de douze membres par conseil. Les notables juifs avaient appris par des siècles de persécutions et de pogroms, la collaboration technique ou administrative pour tenter de sauver « l'essentiel », sachant qu'après toute tempête, venait l'accalmie, mais ils n'imaginaient pas que, cette fois, l'ennemi nazi avait décidé de les détruire, tous, jusqu'au dernier. Certains firent du zèle : comme le "dictateur Rumkowski" à Lodz. D'autres Conseils juifs résistèrent comme à Minsk et Bialystok où ils agirent de concert avec la Résistance. Murelstein insiste sur le rôle de bouffon ou de marionnette que les nazis entendaient leur faire jouer, c'est pourquoi il décida, à la manière de Sancho Pança, mais avec plus d'intelligence, d'agir avec réalisme pour tenter d'améliorer la vie quotidienne. Il précise qu'il se refusa toujours à établir des listes pensant que « si les nazis veulent déporter, c'est à eux de choisir qui ».

En vérité, il témoigne de ce que de nombreux doyens furent placés entre le marteau et l'enclume, dans une impasse tragique et que la marge de manœuvre, pour sauver des vies, fut toujours très étroite. ■

Cycle cinéma et propagande

CULTURE

II. LE FÜHRER OFFRE UNE VILLE AUX JUIFS

Theresienstadt. Ein Dokumentarfilm aus dem jüdischen Siedlungsgebiet (1944).

En 1944, les nazis pour faire cesser les rumeurs qui commencent à circuler sur le sort des juifs qui disparaissent décident de réaliser un film de propagande. Ils persuadent Kurt Geron, déporté juif de Terezin de le réaliser en lui promettant la vie sauve en échange. Geron était un célèbre acteur berlinois de cabaret et un réalisateur. Il créa l'*Opéra de quatre sous* sur scène et on l'a vu au cinéma, notamment, aux côtés de Marlène Dietrich dans *L'ange bleu*. Quand Hitler prend le pouvoir, Geron se réfugie en France puis aux Pays-Bas. Il sera finalement arrêté et déporté à Theresienstadt. Le tournage a lieu peu après la visite à Terezin de la délégation de la Croix-Rouge conduite par Maurice Rossel qu'on voyait dans le remarquable documentaire de Lanzmann *Un vivant qui passe*.

Le ghetto de Terezin est en vérité un camp de concentration. Conçu à l'origine pour y mettre les Juifs du Reich âgés de plus de 65 ans, on y déporte de nombreuses personnalités du monde des arts et du spectacle ou des sciences. Les conditions de vie à Theresienstadt sont extrêmement difficiles. Sur une superficie qui accueillait jusque-là 7 000 Tchèques, environ 50 000 Juifs sont rassemblés. La nourriture est rare : en 1942, on y meurt beaucoup de faim. Le typhus fait des ravages.

La pendaison sur place y est fréquente et la plupart des déportés seront acheminés vers Auschwitz pour y être tués.

Peu avant la venue de la Croix-Rouge et pour le tournage du film, les nazis ont ordonné que le ghetto soit nettoyé et embelli. Ils ont fait livrer du bois et du verre pour refaire les fenêtres, ouvrir le mur qui interdit l'accès au parc de Terezin, créer des salles de spectacle, asphalter la chaussée, donner des vêtements propres et distribuer de la nourriture.

Pour les déportés qu'on voit dans le film, ces quelques jours sont un moment de répit et ils se mettent à espérer en l'amélioration de leurs conditions de vie, d'où leurs visages confiants et souriants.

Après le tournage, la plupart des acteurs et membres de l'équipe sont envoyés à Auschwitz. Kurt Geron et sa femme y sont gazés dès leur arrivée, le 28 octobre 1944.

Le film n'a pas été diffusé à l'époque, à l'exception de quelques extraits découpés pour la propagande. Ce film n'existe plus aujourd'hui que par quelques fragments. Sa supercherie atteint des sommets de cynisme et de monstruosité.

Elle prouve, une fois de plus, que la vérité des images ne saurait se réduire au visible et que seule la connaissance des conditions de leur production permet de l'approcher. ■



Les damnés de la terre (suite)

* de **Frantz Fanon**

- *Peau noire, masques blancs*, Éd. du Seuil
- *Pour la révolution africaine* (écrits politiques) Éd. La Découverte
- *Sociologie d'une révolution (l'an V de la révolution algérienne)*, Éd. La Découverte
- *Les damnés de la terre* publié par Maspero en 1961, repris par les Éd. Gallimard.

****TILF** : Théâtre International de Langue Française

*****Alice Cherki**, *Frantz Fanon, portrait*, Éd. du seuil, 2011, 327 p., 20,30 €

NB Alice Cherki est née à Alger dans une famille juive. Médecin, elle a suivi Fanon dans son hôpital de Blida et participé activement à la lutte pour l'indépendance algérienne. Son livre est un témoignage circonstancié fondamental.

- **LES DAMNÉS DE LA TERRE** : du mardi 5 novembre au vendredi 6 décembre 2013 (payant)

- **16 novembre 2013, journée consacrée à FRANTZ FANON** : entretiens, débats, films... (entrée libre sur réservation)

Le TARMAC - LA SCENE INTERNATIONALE FRANCOPHONE

159 avenue Gambetta Paris 20^e – M° St Fargeau ou Gambetta

Réservation : 01 43 64 80 80

Information : <http://www.letarmac.fr>

BERLIN SE SOUVIENT DES POGROMES DE NOVEMBRE 1923 ET DE NOVEMBRE 1938

par FRANÇOIS MATHIEU

Un jour de novembre déjà !

Le 5 novembre 1923 à Berlin. Comme chaque matin, de nombreux chômeurs font la queue devant un bureau du chômage pour y percevoir une maigre indemnité. Mille neuf cent vingt-trois restera dans l'histoire allemande sous le nom d'« année inhumaine ». C'est une année de crise économique et politique. Une miche de pain coûte cent quarante milliards de marks. Aux quatre coins du pays, des révoltes de la faim éclatent, qui se caractérisent par le pillage de boutiques d'alimentation. Mais à Berlin, ces débordements prennent un tout autre caractère, celui de l'antisémitisme. Des agitateurs d'extrême droite, qui distribuent des prospectus et distillent leur venin, sont venus noyauter la foule des chômeurs. À onze heures et demie, le bureau ferme faute d'argent à distribuer. C'est alors qu'exploitant le mécontentement des gens ces agitateurs lancent la rumeur que, près de là, un chômeur a été trompé par un commerçant juif. Aussitôt la foule se met en route aux cris de *Mort aux Juifs !* Dans le quartier des Granges, près de l'*Alexanderplatz*, vivaient en nombre des juifs récemment venus de Pologne, de Russie, facilement reconnaissables à leur habillement, leur langue et leurs pratiques religieuses. Des proies faciles. En plein jour, la meute qui a grossi attaque, pille, extrait hommes, femmes et enfants de leurs logis, de leurs boutiques, bâtonne tout juif rencontré ou toute personne au physique qui lui est suspect. Un journal juif dénombre plusieurs milliers d'agresseurs. La police laisse faire ou même punit les agressés. Spontanément, une vingtaine de membres de la *Ligue des soldats juifs du front*, plusieurs fois médaillés, constituent une « milice » armée de gourdins et de pistolets afin de protéger des juifs orthodoxes. Ils sont aussitôt arrêtés et, dans la cour de la caserne de l'*Alexanderstrasse*, molestés par quelques deux cents *schupos* (policiers allemands).

Quinze ans plus tard : novembre 1938. Dès l'arrivée d'Hitler au pouvoir en 1933, les nazis ont multiplié à l'envi les mesures discriminatoires contre les juifs. Dans un premier temps, la loi de protection du sang et de l'honneur allemands et la loi sur la citoyenneté du Reich, objets de deux décrets d'application datés du 14 novembre 1935. Dans un deuxième temps, début 1942 : la décision de la « *Solution finale* » prise lors de la Conférence de Wannsee.

Mais avant novembre 1938 il y a juin : le 10, Joseph Goebbels prononce un discours devant plus de trois cents fonctionnaires de la municipalité berlinoise : « *Le mot d'ordre n'est pas la loi mais la brimade. Les juifs doivent quitter Berlin* ». Et il ajoute : « *La police va m'y aider* ». Comme sur commande, les vitrines de nombreux magasins et boutiques tenus par des juifs sont maculées : « *Crève, Juda !* », « *Saloperie de juif !* », « *Direction Jérusalem !* ».

Un avocat qui, durant l'été, devra comme tous les autres avocats et médecins juifs fermer son cabinet, notera : « *Dehors des enfants barbouillent les portes et fenêtres des magasins juifs* ». Quelques jours plus tard, le brigadier de la police du quartier viendra exiger que les victimes nettoient elles-mêmes leurs devantures et leurs plaques professionnelles. L'avocat notera encore : « *Long entretien avec le fonctionnaire* », et commentera : « *Les juifs nettoient ce que d'autres ont barbouillé.* »

Avec le recul, le pogrome de juin 1938 apparaît comme un exercice d'entraînement, un préambule à la *Nuit de cristal** soigneusement mise en scène par les nazis comme étant une « *éruption de colère populaire* » à la suite, début novembre, de l'homicide perpétré par un jeune juif allemand, Herschel Grynszpan, sur la personne du conseiller d'ambassade Ernst Von Rath à l'ambassade allemande de Paris. Dans toute l'Allemagne, des milliers de boutiques et appartements sont sacagés, plus de deux cent soixante-dix synagogues sont incendiées ou détruites, au moins quatre-vingt-dix juifs assassinés, vingt mille sont arrêtés et envoyés en camp de concentration en « *expiation* » du meurtre commis par Herschel Grynszpan.

Depuis juin, l'exode des juifs allemands commencé en 1933, auquel s'est ajouté celui des juifs autrichiens après l'annexion de l'Autriche, s'aggrave, ce qui amène les puissances occidentales à discuter de leur accueil. Mais la conférence d'Évian de juillet ne donnera aucun résultat : aucun gouvernement n'acceptera d'ouvrir ses frontières aux réfugiés. On le sait, le travail de mémoire collective est certes long à mettre en place, mais l'observateur doit constater au vu du nombre d'initiatives et manifestations destinées à faire connaître cette période de l'histoire allemande et berlinoise, qu'à Berlin, aujourd'hui, ce travail s'effectue. J'avais évoqué dans ces colonnes les *Stolpersteine****, les pavés du souvenir, de l'artiste berlinois Günter Demnig.

Cette action se poursuit (presque) rue par rue : des groupements de riverains recueillent des renseignements sur les victimes du nazisme et posent solennellement devant leurs immeubles ces pavés en laiton gravés, tels celui-ci non loin de mon domicile berlinois de Charlottenburg :

*Ici a habité
Martha Aron
née Seligman
1864*

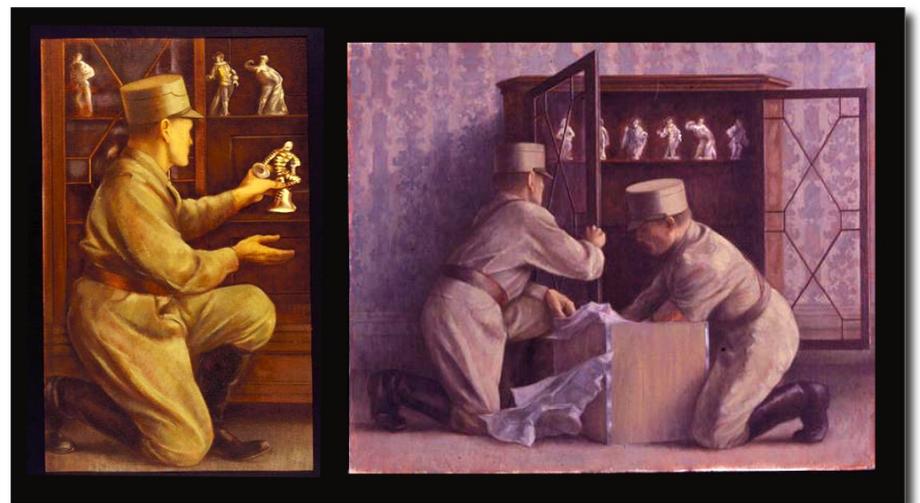
*déportée le 15.12.1942
Theresienstadt
assassinée le 19.12.1942*

Je connais un homme qui, chaque lundi, un chiffon et une bouteille de « *Mirror* » à la main, astique les pavés du souvenir de ma rue. Pour effectuer ces recherches, on fouille dans les archives nazies, telles celles que l'on peut voir exposées non loin de là, à la villa Oppenheim. On y voit notamment des documents cadastraux minutieusement établis : en rouge les immeubles où habitaient des Juifs.

Loftus, petite-fille de Juifs spoliés, laquelle a peint avec un réalisme saisissant les scènes reconstituées de la réquisition des meubles et objets d'art chez ses grands-parents.

Le pogrome de juin 1938 resterait pratiquement inconnu si trois historiens, dont le directeur du *Centrum Judaicum*, n'avaient exhumé, présenté dans ce lieu culturel et publié les clichés de deux photographes de l'époque. Ces photos sont intéressantes tant sur le plan documentaire que parce que l'on constate à l'examen que certaines ont servi pour illustrer les pogromes de novembre 1938 : or les gens sont en vêtements de printemps, les arbres et les buissons portent toutes leurs feuilles !

Enfin, sous le titre : « *Rester ? ! Des Juifs dans Berlin libéré* », ce même Centre judaïque consacre une exposition aux huit mille juifs berlinois libérés en mai 1945 et aux dix mille « *displaced persons* » juives qui les rejoignirent.



Berlin s'est donné pour thème culturel de l'année : « 2013 – Multiplicité détruite ». Avenue Unter den Linden, près de l'Île des musées, des colonnes Morris ont été dressées rappelant chacune la mémoire d'une victime juive célèbre. Ce thème repris dans différents lieux évoque le souvenir de familles juives qui ont marqué l'histoire de Berlin. Par exemple, une exposition du palais Ephraïm, « *Centre pillé. Aryanisation de la propriété foncière dans le cœur de Berlin 1933-1945* », raconte comment de riches familles juives du centre de Berlin ont été spoliées de leurs biens, immeubles, grands magasins. Ici, les nazis avaient mis en place une institution chargée de confisquer ces biens et de les transférer à l'État. Ce même lieu consacre une autre exposition à l'artiste britannique Barbara

Photos, documents et objets personnels sont ainsi montrés, qui illustrent une survie et une renaissance, mais surtout on y lit les diverses entreprises venues de l'extérieur pour qu'aucun juif ne restât à Berlin et en Allemagne. Certains partirent effectivement en Palestine ou aux États-Unis, mais la majorité resta et participa à la construction des deux États allemands qui allaient naître en 1949. Aujourd'hui, avec l'arrivée récente de juifs de Russie et d'Israël, la communauté juive renouvelée compte plus de douze mille membres. ■

* La « *Nuit de cristal* » est le nom donné par les nazis à leur opération. Des historiens appellent aujourd'hui cette vague d'exaction plus justement : « *Pogrome de novembre 1938* ».

** in la *Presse Nouvelle Magazine*, n° 285, avril 2011, page 10.